

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

XIV

Quoique les arbres fussent encore dépouillés et qu'un clair de lune très-brillant animât l'atmosphère, je pus, en longeant la baie de clôture du jardin, arriver derrière un vieux if adossé à la tonnelle, sans éveiller l'attention de ceux qui s'y trouvaient. Le bruit léger de deux voix me parvint au cœur... Je ne m'étais pas trompée : André et Rose étaient là...

Mon premier mouvement fut d'entrer dans la tonnelle et de les confondre ; mes forces trahirent ma volonté. Toute palpitante, incapable de dire une parole, je dus m'appuyer contre le tronc de l'if et, malgré moi, entendre cette conversation dont chaque mot, est encore présent à ma mémoire, quoique, depuis longtemps, l'impression poignante qu'ils me causèrent soit effacée.

— Dites vite, André, insistait Rose ; j'ai peur que l'on s'aperçoive de mon absence. Martine est au lit, mais la vieille Suzanne rôde autour de moi. Je ne serais pas étonnée que, déjà elle n'ait deviné où je suis.

— Encore un instant, Rose, je suis si heureux de vous voir.

— Moi, aussi, André, je suis contente de vous voir ; mais vous ne savez pas combien toute cette adresse me coûte. Il est impossible que cela dure ainsi...

— Oh oui ! bien impossible. Je vais faire parler à votre père et c'est pour arrêter avec vous ce qu'il me faut dire que je vous ai demandé cet entretien. Je ne veux plus attendre. Je veux pouvoir, bientôt, vous nommer ma femme.